

# La conférence de Jennifer Dalrymple

donnée à l'IUFM de Colmar jeudi 24 novembre 2011, sous forme d'abécédaire, pour ceux qui n'étaient pas là (cours, stage, etc...) - © Jean-Marc Muller

Ce document a été élaboré à partir des notes prises pendant la conférence. Certaines ont donné lieu à des développements de ma part, les plus objectifs possibles, en essayant d'éclairer ou de compléter les propos de l'auteure. Et merci à Nathalie Bertrand, ma collègue, sans laquelle cette rencontre n'aurait pas eu lieu !

## A comme avatar

L'avatar désigne à l'origine dans la religion hindoue les réincarnations du dieu Vishnou. Par extension : une métamorphose, une transformation. Avec cette référence à une religion lointaine, nous sommes dans l'univers imaginaire de J. Dalrymple. Nous avons appris, chose étonnante, que son compagnon participe à des congrès de chamanes. L'avatar désigne aussi, dans le monde des jeux vidéos, un personnage virtuel, qui est mon double, et qui fait ce que je ne peux ni n'ose faire. Les fictions révéleraient-elles nos avatars ?<sup>1</sup> Un roman écologique peut, par exemple, faire apparaître l'avatar du consommateur dans une société développée le lecteur en apprend alors sur son avatar : le destructeur de la forêt amazonienne. J. Dalrymple a dit qu'elle était intéressée par la « face cachée de nos beaux sentiments ».

## B comme Bayard

Bayard est une maison d'édition catholique<sup>2</sup>, et un groupe de presse international, qui a puissamment contribué au développement de la presse et de la littérature de jeunesse. Bon nombre d'auteurs dans ce domaine ont travaillé pour Bayard. J. Dalrymple a critiqué le cadre idéologique et formel imposé par cet éditeur aux auteurs, à un moment de sa carrière, qui semble aujourd'hui dépassé. Au cours de la rencontre, nous avons découvert à quel point les éditeurs et les directeurs de collection peuvent orienter le projet de l'auteur et/ou de l'illustrateur. Il en va de même pour une autre grande maison d'édition : l'Ecole des loisirs. Selon J. Dalrymple, il y a un « style » Ecole des loisirs, qui procède de l'éditeur, et non pas de l'écrivain. Le style : autant les illustrations que le texte. A propos du texte, une confidence étonnante : à une certaine époque, les éditeurs, tout en exerçant un contrôle idéologique, étaient assez peu regardants sur le « grain du texte », laissés un peu « bruts de

---

<sup>1</sup> Faute de temps, le débat n'est pas allé plus loin. Il se peut que, s'agissant de lecteurs enfants, le rapport aux fictions soit différent de ce « dédoublement de la personnalité » que pourrait rechercher l'adulte. L'enfant qui « dévore » le livre ne se dédouble pas, **il se construit**. C'est ce qu'explique Walter Benjamin (1892-1940) dans des pages lumineuses consacrées à la lecture : « Nous ne lisons pas pour augmenter nos expériences, mais pour nous augmenter nous-mêmes. Les enfants, eux, tout particulièrement et tout le temps, lisent ainsi : en **incorporant, non en s'identifiant**. Leur lecture est dans un rapport très intime bien moins avec leur culture et leur connaissance du monde qu'avec leur croissance et leur puissance. » (Enfance, Rivages poches / Petite bibliothèque) – cité par Jean Birnbaum, Monde des Livres – 2 décembre 2011.

<sup>2</sup> La congrégation des religieux assumptionnistes en est l'actionnaire majoritaire : voir les ours des publications de Bayard (autrefois la « Bonne Presse » !)

décoffrage ». Elle a pu trouver, rétrospectivement, « lourds à lire » certains passages de ses premiers livres ... Ce travail du texte serait, aujourd'hui, plus exigeant.

### **C comme créativité**

C'est la qualité humaine la plus appréciée par Dalrymple au jeu du « portrait chinois ». C'est celle qu'elle espère avoir transmis à son fils, mais aussi pourquoi elle l'a retiré de l'école. L'école publique ne serait-elle pas créative ?

### **D comme détestation**

Toujours au jeu du portrait chinois, Dalrymple déteste la mesquinerie, la méchanceté, la bassesse. Mais elle ajoute : ces choses détestables sont logées au fond de chacun de nous. Il nous arrive à tous d'être le « méchant de l'histoire » (titre de l'un de ses albums).

### **E comme école à la maison**

L'école à la maison est la solution choisie par J. Dalrymple et son compagnon pour leur fils. Rappel : selon la loi française, ce n'est pas l'école qui est obligatoire, mais l'instruction. En conséquence, des parents qui sont en mesure d'assurer l'instruction de leurs enfants, conformément aux programmes en vigueur, sont libres de le faire eux-mêmes, voire de le faire faire, à domicile, dans la sphère privée. Le phénomène prend aujourd'hui une ampleur telle que l'Etat, pour garantir la qualité de cet enseignement dispensé à domicile, s'est ménagé un droit de regard<sup>3</sup>. Cette mission de contrôle est assurée par les inspections académiques. L'objection que l'on peut faire toutefois à ce dispositif de nature libérale, c'est le risque de couper les enfants de la société réelle. L'objectif de socialisation, en dehors de la sphère directement contrôlée par les parents est inscrit dans les fondamentaux de l'école de la République et rappelé dans le socle commun, 5<sup>e</sup> pilier.

### **F comme François Place**

J. Dalrymple évoque son parcours d'auteure et d'illustratrice autodidacte. Toutefois, elle reconnaît s'être inspirée d'autres créateurs. Parmi les auteurs du patrimoine en littérature de jeunesse, elle évoque Benjamin Rabier, Winsor McCay, mais pour elle, le plus grand dans le secteur jeunesse aujourd'hui est François Place. Elle évoque notamment un de ses albums récents : *La fille des batailles*, et la page de couverture de cet album, elle même inspirée de Hokusai, peintre japonais de la vague. La graphisme de Place a inspiré celui de Dalrymple.

### **G comme Greenpeace et comme gouleyant**

Nous avons appris que J. Dalrymple a été, mais n'est plus, militante active de Greenpeace. Avec Greenpeace, elle a beaucoup voyagé (sur un voilier aux couleurs de l'association). Mais elle n'est pas en accord avec toutes les actions du mouvement, refusant par exemple de porter des bottes en PVC lors d'une manifestation contre Total. Ses convictions écologiques ne sont pas intégristes. Elle plaide pour une « écologie profonde »,

---

<sup>3</sup> Le Monde a consacré à l'école à la maison un article important le 17 septembre 2009.

qui se fonde sur une vision globale de la société, mettant l'humanité au centre<sup>4</sup>. Nous apprenons aussi que J. Dalrymple aime cette vie créative ; décrivant le désordre de sa table de travail, elle évoque la profusion des couleurs : je vis, dit-elle, « dans un univers joyeux ». Elle est une grande lectrice de Rabelais, dont le français est « gouleyant » (adjectif qui se rapporte plutôt au bon vin), ce que n'est pas la langue anglaise ni américaine : une langue qui « sautille » (?)

## **H comme histoires**

Le métier de J. Dalrymple (elle dit qu'il lui suffit pour gagner sa vie) est de raconter des histoires. Mais elle ne les invente pas : elle les laisse venir à elle, elle les « cueille ».

## **I comme IUFM**

A l'IUFM (s'ils existent encore, dit-elle), elle pose une question : y fait-on des choses créatives ? Est-ce qu'on y apprend qui était Célestin Freinet ? Est-ce qu'on y pratique des méthodes actives ? Nous pouvons comprendre ainsi sa question : est-ce que les « Nouveaux Enseignants » (inscrits dans l'acronyme du FENEC) sauront faire aussi bien, et si possible mieux que les parents de la tendance « école à la maison » ?

## **J comme Japon**

Ayant beaucoup voyagé, J. Dalrymple est allée aussi au Japon. Cet épisode est lié à sa très brève expérience de mannequin, gonflé par la rumeur médiatique. Il n'a pas l'importance que les bribes de biographie trouvées sur internet lui attachent. On fait donc fausse route en s'attachant à cet épisode privé, au lieu de lire les ouvrages. Elle nous montre cependant une photo d'elle en mannequin, et évoque à ce sujet la question délicate du rapport au corps. Elle évoque aussi son père, artiste photographe, dont la personnalité était liée à cette incursion dans le monde des « top model »..

## **K comme Klimmt**

Peintre symboliste autrichien, né et mort à Vienne (1862-1918), maître de l'Art Nouveau (Ars Nova), en écho à *l'ars nova* de Philippe de Vitry, au Moyen-Age. Klimmt est un maître de l'illustratrice Jennifer Dalrymple.

## **L comme Landart**

Ce terme général désigne, en art contemporain, des oeuvres réalisées dans la nature, sur des supports qui peuvent être des parties de paysage. Par exemple, en 1969, Denis Oppenheim moissonne un champ en dessinant un immense X. J. Dalrymple dit apprécier cette forme d'art, non seulement parce qu'elle met en scène la nature, mais parce que l'oeuvre est éphémère. Elle survit cependant, virtuellement, sous la forme de photographies. Sur le landart, on peut lire : « L'art contemporain, histoire et géographie », de Catherine Millet ( Champs Flammarion, 2006). Dalrymple cultive l'art de l'éphémère : elle a plutôt tendance à jeter ses brouillons, dit-elle.

---

<sup>4</sup> Voir sur ce thème un article de Lucien Sève : Sauver le genre humain, pas seulement la planète, dans *Le Monde diplomatique* de novembre 2011.

## M comme métamorphose

Le thème de la métamorphose est central dans son oeuvre. On y fait la connaissance de personnages hybrides, ainsi ce Meüle (elle prononce *meule*) dans « Je voudrais te dire » : mi animal, mi civilisé, mi homme, mi dieu, un être comme on peut en rencontrer dans les mythologies... ou dans l'imagerie biblique populaire<sup>5</sup>. A ce sujet Dalrymple dit : « J'aime le passage », les figures changeantes de l'imaginaire. La « réalité » (formes, cadres stabilisés) n'existe pas en dehors des « scripts » que nous avons dans la tête pour nous rassurer. Sa vision du monde est « animiste ». Un personnage d'une histoire, que Bayard a refusée, la jugeant trop hors des normes, est *John le casseur de chevaux*. John débouffe un cheval fougueux, puis il disparaît mystérieusement dans la forêt. Mais dans cette histoire, du fond de la forêt profonde, surgit un cheval sauvage et magnifique : c'est John devenu cheval, retourné à l'état sauvage. Une autre histoire de métamorphose, non publiée : l'homme essaim. Le héros devient un essaim d'abeilles. Un autre personnage qui change : la sorcière. Voir ce mot.

## N comme ne pas réfléchir

L'écrivaine anime des ateliers d'écriture d'enfants. Les conseils qu'elle leur donne : laissez votre imagination aller ; ne réfléchissez pas trop avant de raconter, ou d'écrire votre histoire. Ceci étant admis, aller à la lettre Z.

## O comme os creux

La découverte dans la nature d'un os creux (d'un animal ? d'une chèvre ?) est le point de départ de Péric et Pac, que Dalrymple a mis longtemps (près d'un an) à écrire, avant de parvenir à l'épure. Il y avait une autre version, avec course-poursuite. L'os creux est devenu métaphore de l'écriture littéraire. Elle termine sa conférence en disant : « Je suis l'os creux par lequel passe l'histoire ». Elle a conservé cet os creux, et le montre parfois dans ses conférences.

## P comme presse

J. Dalrymple s'inspire beaucoup des textes et surtout des images qu'elle trouve dans la presse. Elle cite, entre autres, Winsor Mc Cay, auteur de la première bande dessinée parue dans la presse sous forme de feuilleton. Cet ouvrage, colorisé, et sous son format d'origine se trouve à la médiathèque de l'IUFM (Colmar). Le héros est Little Nemo<sup>6</sup>. Les épisodes de cette BD font la longueur d'une page de journal, dans un univers onirique plus proche d'*Alice au pays des merveilles* que des histoires formatées et réalistes de la tradition française

---

<sup>5</sup> C'est un rapprochement dont j'assume la responsabilité... mais voir sur Google images quelques représentations bibliques chez le peintre William Blake (1757-1827) -JMM

<sup>6</sup> Little Nemo in Slumberland, publié tout au début du XX<sup>e</sup> siècle, et jusqu'en 1914, d'abord dans le New Herald Tribune. Ce sont les surréalistes français qui s'intéressèrent à nouveau à l'œuvre aux temps d'André Breton. Il a été réédité par P. Maresca avec le sous-titre *Le grand livre des rêves*, dans le grand format des journaux américains du début du siècle.

(« cartésienne », dit Dalrymple). Un autre personnage d'une série en images de l'âge d'or de la presse enfantine: Bécassine dessiné par Joseph Pinchon.<sup>7</sup>

### Q comme questions

Les contenus de la conférence ont porté autant, voire plus, sur des questions de société, relevant de l'opinion, que sur des aspects de son œuvre, relevant des expériences de lecteur et du débat interprétatif. Il en va presque toujours ainsi dans ce type de conférence. Il faut donc retourner à la lecture des albums.

### R comme récurrent

Des personnages de ses albums sont récurrents, admet Dalrymple. Par exemple étrange habitant des forêts qui s'appelle Meüle dans « Je voulais te dire » et Louis dans le Noël de Léopold : corps de lion (peut-être ?), tête de vieillard chenu. Ce qui est étonnant dans la réponse donnée par l'auteure, à propos de certaines récurrences : il lui est arrivé que des enfants les voient, alors qu'elles lui ont échappé. Mais dit-elle aussi : chacun porte en soi des figures imaginaires, qui remontent à la surface au moment de la création... Si on peut traduire cela en clair, sans trahir la pensée de l'auteure : la lecture est une nouvelle création de l'œuvre. Le lecteur peut y mettre quelque chose de fort, qui ne relevait pas de l'intention consciente de l'auteur.

### S comme les sorcières

Captivée par les thématiques du changement et de la métamorphose, Dalrymple est en mesure d'observer sur une période de 25 ans l'évolution du personnage de la sorcière en littérature de jeunesse. D'abord laide, avec son nez crochu et son chapeau pointu, elle a pu être, l'expression d'angoisses refoulées. Mais la sorcière est maintenant passée de la figure laide et effrayante à la sorcière « Baba Yaga », figure tutélaire, qui soigne les maux par sa connaissance des plantes. Une métamorphose qui irait donc dans le sens d'une euphémisation de l'archétype. « Le mental », c'est-à-dire ces figures imaginaires que nous portons en nous, nous tourmentent, elles nous font peur, avance encore l'écrivaine. Et le créateur joue de cet inconscient collectif. Nous pourrions juger sur pièce de l'évolution de ce personnage emblématique : le prochain album de Dalrymple, qui va paraître en février, est une histoire de sorcière.

### T comme le Tagagné

Les pages du *Tagagné* ont été visionnées pendant la conférence, avec une belle lecture à voix haute par une étudiante. C'est un album qui a nécessité beaucoup de travail : 6 mois de recherches sur un problème simple en apparence : comment dessiner des enfants

---

<sup>7</sup> Dans la fameuse « Semaine de Suzette », à partir de 1905.

africains. L'éditeur s'est montré très exigeant : risque de reproduire des stéréotypes de la colonisation (voir le dessin de Hergé, dans Tintin au Congo). J. Dalrymple est allée à la rencontre des hommes et des femmes d'Afrique, en l'occurrence au Burkina Faso et elle a travaillé avec eux. Le *Tagagné* est le premier album de Dalrymple édité à l'école des loisirs.

## U comme USA

La maman de Jennifer Dalrymple est française, mais son père est américain, photographe d'art (un regard à la Doisneau), qui lui a appris par les yeux à voir la « comédie humaine », expression que Dalrymple emprunte à un grand romancier classique français. Elle a fréquenté l'école française depuis la maternelle, mais elle est bilingue, par la langue et par la culture. Comme cette conférence a eu lieu le 4<sup>e</sup> jeudi de novembre, elle n'a pas manqué de rappeler que c'était Thanks Giving, la fête de famille la plus importante aux Etats-Unis. Elle fait partie de la mémoire du peuple américain, au débarquement des premiers émigrants dans le Nouveau Monde. Cette fête ramène aux fondamentaux de l'inspiration de Dalrymple. Voici ce qu'en rapporte l'encyclopédie wikipedia : « En 1620, une centaine de dissidents anglais, nommés Pères pèlerins, débarquent du Mayflower dans la baie de Plymouth au Massachusetts. Ils y fondent la Colonie de Plymouth et la ville homonyme. Mais les débuts de la colonisation furent difficiles et la moitié des arrivants périrent de scorbut. Ces derniers ne durent leur salut qu'à l'intervention d'un autochtone nommé Squanto qui avec l'aide de sa tribu, les Wampanoag, leur offrit de la nourriture, puis leur apprit à pêcher, chasser et cultiver du maïs. Afin de célébrer la première récolte, à l'automne 1621, le gouverneur William Bradford décréta trois jours d'action de grâce. Les colons invitèrent alors le chef des Wampanoag, Massasoit et 90 de ses hommes à venir partager leur repas en guise de remerciement pour l'aide apportée. Durant ce festin, des dindes sauvages et des pigeons furent offerts ».

## V comme voyages et comme Vosges

Les voyages forment l'écrivain, et Dalrymple en a fait beaucoup. Aux pays déjà évoqués, il faut ajouter l'Italie, à l'époque où elle travaillait pour Greenpeace, l'Alsace, appréciée par son ouverture au bilinguisme et à la double culture... et les Vosges, à cause de ses lignes bleues et de ses effroyables forêts, où habitait peut-être une grand-mère...

## W comme Tom Waits

Le scripto-centrisme de l'enseignement de la littérature fait parfois oublier les influences musicales. Il y a de l'elfe dans son goût pour la musique classique et baroque, mais du hobbit dans les références qu'elle nomme : Tom Waits et Philippe de Vitry. Tout le monde connaît le style rugueux et déjanté du premier, mais il m'a fallu faire une recherche sur le second. Et j'ai découvert ainsi que Philippe de Vitry, homme d'Eglise, philosophe, musicologue serait l'auteur (préssumé) du fameux traité sur l'écriture musicale *Ars Nova* (art nouveau), qui a révolutionné vers 1320 l'écriture de la musique en faisant éclater ses cadres religieux. Du coup on comprend mieux l'association opérée spontanément, « sans réfléchir » entre ces deux iconoclastes, aussi sulfureux l'un que l'autre !

## X dans anglo-saxon

Bilingue et baignant dans une double culture, Dalrymple voit la France de l'intérieur et de l'extérieur. Relève de la culture anglo-saxonne sa préférence pour la « fantasy » côté Lewis Carroll, et son jugement critique sur la littérature en France, y compris celle de jeunesse, trop « cartésienne » à son goût. Heureusement, dit-elle, les médias apportent du changement : un best-seller mondial, comme *Harry Potter* (édité par Gallimard), et plus encore des films comme la trilogie du *Seigneur des Anneaux* sont l'indice, selon Dalrymple, d'un changement de l'horizon d'attente au pays de Descartes. Et s'il fallait faire un choix, elle répond au jeu du portrait chinois, qu'elle aime les elfes, mais qu'elle est fascinée davantage, par les hobbits. La plus grande partie de la production littéraire de Dalrymple a été écrite directement en français, qui est sa langue apprise à l'école. Mais certains sont traduits en danois, en coréen, et bien sûr en anglais. Elle n'a pas été prolige pour expliquer comment elle fait pour vivre de ses livres, mais elle a évoqué, au passage, le rôle de « l'agent » dans le monde anglo-saxon. Dans cet univers, les éditeurs passent au second plan, et c'est l'agent, expert des circuits marchands du livre, qui négocie les contrats. Cette réalité économique, peu abordée lors de la conférence, a son importance, par son incidence sur la diffusion des œuvres, et donc aussi sur leur forme.

## Y comme yourte

« Tente de peau des nomades de l'Asie centrale ; hutte conique des Kirghizes, des Samoyèdes », d'après le Petit Robert. Le mot et la chose ont fait débat pendant la conférence. La yourte correspond bien au tempérament de J. Dalrymple : « je ne tiens pas en place ». Elle évoque aussi la force des mots ancrés dans les cultures d'origine, et dans les langues orales, ainsi le wig-wam, maison de peau des indiens algonquins.

## Z comme “Zidane” et comme dans “bazarder” et comme dans « illusion » (à l'oral)

De Zidane, Dalrymple rapporte un propos dans lequel elle se reconnaît : ses plus belles actions sur le terrain, il les a faites « sans réfléchir ». Mais c'est parfaitement illusoire (ne dit pas Dalrymple, mais l'auteur de cet abécédaire<sup>8</sup>). Dalrymple dit qu'elle ne sort pas d'une école d'art, en évoquant l'exemple de PEF. Certes mais est-elle autodidacte pour

---

<sup>8</sup> Un autre exemple nous est donné par l'actualité. Tomi UNGERER vient de fêter ses 80 ans. Florence Noiville lui consacre un article en première page du Monde des Livres du 2 décembre 2011 (numéro consacré au Salon du livre de jeunesse de Montreuil) : « On découvre un artiste incroyablement prolifique – son œuvre compte 30 000 à 40 000 dessins – profondément cultivé et dont l'imaginaire est pétri de toutes sortes d'images, des maîtres allemands du Moyen-Âge et de la Renaissance (Baldung-Grien, Dürer, Holbein...) à ceux du XIX<sup>e</sup> siècle (Caspar David Friederich), des artistes alsaciens (Hansi, Loux) aux surréalistes (Arp, Ernst), des satiristes français (Daumier, Dubout), aux cartoonistes anglo-saxons... On y voit aussi l'œuvre d'un perfectionniste remettant mille fois l'ouvrage sur le métier. « *Je fais des études comme d'autres font leurs devoirs* », dit Ungerer en montrant ses esquisses de lansquenets. « *Vous voyez, le jour où je devrai dessiner un lansquenet, je n'aurai pas besoin de réfléchir* », conclut-il, comme si chacun de nous pouvait avoir à griffonner un jour, dans l'urgence, un ou deux fantassins du XV<sup>e</sup> siècle... »

autant ? Elle évoque aussi son réseau : Tony Ross, François Place, mais il en est certainement d'autres. Pour devenir un Zidane, il faut du talent, mais des années d'entraînement rigoureux, et un milieu favorable. Et même quand on s'est construit dans un tel réseau, le premier jet est-il toujours le bon ? Tout au long de la conférence, Dalrymple a évoqué des tentatives abandonnées, des esquisses, des brouillons, comme cette course poursuite dans la première version de *Péric et Pac*, jamais publiée. Multiples traces de ses tâtonnements, avant de parvenir à l'œuvre définitive, qui est une « épure ». Les brouillons des grands écrivains sont aujourd'hui déposés dans le fonds de la Bibliothèque nationale, et ils font le bonheur des chercheurs qui travaillent sur la genèse du texte. Ou la fortune des collectionneurs qui les achètent et les revendent à prix d'or. Au risque de compliquer le partage entre héritiers. Jennifer Dalrymple règle la question par anticipation. Ses brouillons et ses repentirs, elle les bazarde.